



BANENS Maks (dir.), 2018, *Vieillir avec le VIH*, préface de Michael Bochow. Paris, L'Harmattan et Éditions Pepper, coll. « Sexualité et société », 214 p., bibliogr.

Depuis le début du XXI^e siècle se profile un phénomène nouveau : le vieillissement de la population séropositive. Cela est dû à trois facteurs : l'avancée en âge des personnes atteintes grâce aux trithérapies ; le ralentissement de la transmission du virus chez les moins de 50 ans ; la faible augmentation de la contamination chez les plus de 50 ans. Le sociodémographe Maks Banens et ses six collègues (un sociologue, deux psychologues et trois anthropologues) contribuent à un objet de recherche peu étudié. *Vieillir avec le VIH* est organisé en dix chapitres qui laissent transparaître un travail d'équipe, bien que la disparition de Rommel Mendès-Leite (1958-2016), coordinateur initial de la recherche (voir Mendès-Leite 2016), ait perturbé l'aboutissement de ce projet scientifique. Ce rapport de recherche est destiné au commanditaire de l'enquête, le Comité de coordination régional de lutte contre le VIH (COREVIH) de Lyon-Vallée du Rhône, mais aussi plus largement aux professionnels de la santé et aux accompagnants des personnes séropositives vieillissantes.

Les chercheurs interrogent le vécu de la maladie lors du vieillissement par le biais des relations familiales et professionnelles, des traitements et des effets sur le corps, de la sécurité financière et du vécu intime de la maladie. Pour répondre à ces questionnements, une méthodologie sociologique a été employée dans la région lyonnaise (France) : 127 personnes ont répondu à un questionnaire (dont 80 étaient des individus de plus de 50 ans) et 45 entretiens ont été menés avec des personnes atteintes du VIH (13 femmes et 32 hommes). Il est intéressant de noter la relative jeunesse des enquêtés seniors. Puisque le VIH induirait un vieillissement prématuré chez l'individu de 10 à 15 années par rapport à la population générale (p. 133), les « seniors » ciblés dans cette recherche ont 50 ans et plus.

L'analyse repose sur une catégorisation en sous-populations d'enquête selon des facteurs sociodémographiques. Les possibilités de traitement des données étaient nombreuses. On notera que les résultats de l'enquête ont conduit à privilégier des pistes explicatives reposant principalement sur le sexe — binarité femme/homme sans considération du genre — et l'orientation sexuelle des individus enquêtés. Cette lecture analytique tend à mettre parfois en retrait l'hétérogénéité socioéconomique au sein de ces catégories, et conduit même à délaissier très largement les aspects de l'ancienneté du diagnostic et du moment de la vie auquel celui-ci est survenu.

L'accompagnement des individus vieillissant avec le VIH est étudié à travers le prisme des relations familiales (chap. 5). D'autres types de sociabilité ne sont pas pris en compte (amis, voisinage), et l'intervention de professionnels du soin et de l'accompagnement à domicile non plus. Les seniors (ici malades) sont finalement considérés dans cette enquête comme des « individus à risque de désocialisation », approche qui soulève des questions dans le champ des études sur le vieillissement (*ageing studies*).

En matière de relations professionnelles (chap. 6), les personnes séropositives ont souvent fait le choix de cacher leur maladie et les effets des traitements, car elles estimaient que l'annonce aurait des conséquences néfastes sur le maintien dans l'emploi et les relations de travail. Cet aspect renvoie aux représentations sociales négatives du VIH, notamment à des pratiques sexuelles et aux déviances. Des individus contaminés tardivement n'ont pas eu ce genre de questions à se poser, car la fin de carrière approchait.

Enfin, quelques analyses (chap. 8 et 9) du vécu, notamment corporel, de la maladie sont proposées. Le corps douloureux renvoie au fait que les médicaments qui permettent de vivre avec le VIH peuvent impliquer d'autres pathologies ; le corps monstrueux est lié à l'effet secondaire de la lipodystrophie ; et le corps vieilli peut brouiller les pistes de ce qui relève de la maladie et du vieillissement (p. 124-129). Il serait intéressant d'approfondir le lien entre les vécus de la maladie d'une part et l'ancienneté du diagnostic et le moment de la vie auquel a eu lieu cette annonce d'autre part, sans limiter ces analyses aux seules femmes.

Pour les recherches anthropologiques, il aurait été intéressant que les auteurs s'appuient plus largement sur les études en sciences humaines et sociales sur la vieillesse et le vieillissement et sur les travaux relatifs aux vécus des maladies chroniques. La logique explicative de cette étude laisse de la place pour d'autres recherches qui s'intéresseraient au vécu du vieillissement avec le VIH dans une approche compréhensive (herméneutique), à la façon des travaux précédents des auteurs (voir Mendès-Leite et Banens 2006). Simultanément, il s'agit de reconnaître que ce travail est une recherche appliquée, adressée aux acteurs de l'accompagnement des personnes vivant avec le VIH. Avec cette enquête sociodémographique, les auteurs tentent de dessiner les contours de ce phénomène nouveau et destinent leurs résultats à la communauté scientifique (connaissance), au grand public (reconnaissance) et aux politiques publiques (action).

Références

- MENDÈS-LEITE R., 2016, *Des mots, des pratiques et des risques. Études sur le genre, la sexualité et le sida*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- MENDÈS-LEITE R. et M. BANENS, 2006, *Vivre avec le VIH*. Paris, Calmann-Lévy.

Guillaume Matuzesky
Département d'anthropologie
Université de Lyon, Lyon, France
Université nationale de Colombie, Bogota, Colombie

DAVIES Janette, 2018, *Living Before Dying: Imagining and Remembering Home*, préface de Lord Nigel Crisp. New York et Oxford, Berghahn Books, coll. « New Directions in Anthropology », vol. 41, 172 p., glossaire, bibliogr., index.

L'ouvrage de Janette Davies — chercheuse associée à l'Institut d'anthropologie sociale et culturelle [Institute for Social and Cultural Anthropology] à l'Université d'Oxford, anthropologue et infirmière — se situe au cœur de l'héritage anthropologique, celui de l'ethnographie classique. L'auteure nous transporte dans une autre dimension, cachée et isolée du monde extérieur, celle de la grande vieillesse, des personnes âgées fragilisées, vulnérables et malades. Et, aussi, dans la réalité de celles qui en prennent soin ou, du moins le comprennent, travaillent auprès d'elles. Cette ethnographie du grand âge se déroule dans un centre d'hébergement (*nursing home*) au Royaume-Uni, il y a quelques années, le positionnement éthique de Davies l'ayant poussée à attendre que tous les résidents rencontrés soient décédés avant de publier son ouvrage.

L'idée de cette ethnographie est née alors que la chercheuse travaillait elle-même dans une institution de soins comme infirmière et que des vagues de dénonciation du traitement réservé à la vieillesse faisaient rage dans les médias locaux. Elle souhaitait étudier l'expérience et la qualité de vie des résidents et travailleurs en centre d'hébergement, examiner la construction sociale de la vieillesse, observer le traitement des personnes âgées fragilisées et documenter la marginalisation des personnes du grand âge et des soignants au sein de cet établissement.

Le contenu de l'ouvrage est basé sur les observations faites par l'auteure, les récits de vie collectés, ses notes de cas détaillées et les discussions informelles ayant eu cours lors de son immersion d'une année. Son approche est éminemment interactionniste. Davies documente de façon détaillée et quotidienne les dynamiques relationnelles entre les différents acteurs, les tensions, les conflits, les alliances et les résistances. L'auteure situe ces interactions dans l'« institution totale » de Erving Goffman (1991 [1961]), décrivant finement la force de la structure sur les individus qui y vivent et y travaillent.

Les histoires de vie décrites au début de l'ouvrage amènent le lecteur à situer les situations de crise qui ont conduit les résidents, souvent déments, à l'institutionnalisation : le désir de protection de leurs proches, de leur communauté, et le souci de leur offrir un environnement sécuritaire. Ce déracinement et cette dépossession de leur vie sont d'autant plus marquants qu'ils s'inscrivent dans un processus de deuils multiples : deuil de leur maison, du fait de vivre en famille, de leurs capacités, de leurs activités, de leur liberté et de leur autonomie. Cette « institution totale » prive non seulement les résidents de leurs biens, mais aussi des détails de leur quotidien. À ce propos, l'auteure donne de nombreux exemples éloquentes de la désindividualisation dont ils sont victimes et décrit l'infantilisation qu'ils subissent.

Ces conditions de vie des personnes du grand âge sont régulées par une routine de travail stricte et rigide performée, en majorité, par des préposées aux bénéficiaires (*care assistants*) dont les conditions de travail ne sont guère plus satisfaisantes. Ce monde particulièrement féminin et blanc suggère la domination au travail, illustrée par de nombreuses contraintes auxquelles les travailleuses sont soumises. Cette domination prend racine dans le stress au

travail, la gestion du dégoût et des corps en désuétude, le manque flagrant de personnel, d'équipement, de formation et de reconnaissance. Ces travailleuses sont considérées comme étant facilement remplaçables alors que l'auteure soutient que c'est justement par leur connaissance des histoires de vie et des préférences des résidents qu'elles arrivent à faire une différence dans leur vie. L'adage « ailleurs comme chez soi [*home from home*] » tant promu par le centre d'hébergement est rendu impossible par les conditions structurelles.

C'est à travers cinq chapitres équitablement répartis que l'auteure aborde ces différentes réalités. Cet ouvrage pourrait être qualifié d'hymne à l'importance de l'humain dans son entièreté, son individualité et ses besoins, tant en ce qui concerne les résidents que les travailleuses. C'est dans la prise en compte des détails du quotidien que la vie devient plus agréable à vivre, tout comme le travail.

Le lecteur peut parfois deviner l'indignation de l'auteure face à certaines situations en tant que personne, mais aussi en tant qu'infirmière. Son éthos professionnel teinte certaines de ses observations, descriptions et analyses. Son souci du détail rend quelquefois la lecture longue et ardue, même si la nécessité de traduire le plus finement possible les scènes dont elle est témoin est compréhensible.

Cet ouvrage s'adresse à un public averti qui s'intéresse aux conditions de vie des personnes du grand âge et aux conditions de travail des soignants en centre d'hébergement. Les concepts utilisés sont facilement traduits, permettant ainsi au lecteur profane d'en profiter pleinement malgré la difficile réalité transcrite.

Référence

GOFFMAN E., 1991 [1961], *Asylums: Essays on the Social Situation of Mental Patients and Other Inmates*. Londres, Penguin.

Sabrina Lessard
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

DEVEAULT Audrey et Michaël LESSARD (dir.), 2021, *Mourir au 21^e siècle : entre corporalités et technologies*. Montréal, Éditions Yvon Blais, 138 p., bibliogr.

Issu du colloque « Mort, corporalités et technologies » tenu en 2019 à la Faculté de droit de l'Université McGill, l'ouvrage collectif présenté ici réunit chercheurs en droit et étudiants en histoire de l'art, sémiologie et études littéraires. Les auteurs s'intéressent à la relation entre deux dimensions de la mort contemporaine — biologique et numérique —

passées au crible du rôle médiateur des nouvelles technologies, qui décuplent les usages potentiels de l’empreinte laissée par le défunt, ces derniers entraînant une série d’enjeux sociaux, culturels, politiques et juridiques.

Notamment, c’est la relation entre l’identité d’un individu et ses dépouilles virtuelles — la seconde s’émancipant de la première par un double mécanisme d’autonomisation (Gidrol-Mistral et Hulin, chap. 2, p. 36), pour exercer sur le monde des vivants une fonction performative — que l’ouvrage expose, comme indice permettant d’accéder à nos représentations contemporaines de la mort.

Les directeurs de l’ouvrage, Audrey Deveault et Michaël Lessard, articulent une réponse en deux temps. D’abord, dans le premier chapitre Mariève Lacroix souligne comment le cadavre vient défier les catégories classiques du droit qui séparent de façon mutuellement exclusive les personnes et les choses, qu’un retour aux réflexions sur la notion de « dignité humaine » doit permettre de dépasser (p. 28). L’auteure tentera de saisir la mort dans son épaisseur anthropologique (p. 18) par l’étude d’œuvres de fiction, de jeux vidéo, d’expériences sensorielles ou la narration d’un film documentaire et d’un ouvrage au sujet de l’expérience de condamnés à mourir du VIH, autant de thèmes qui appelleraient des commentaires méthodologiques au cas par cas. Dans cette diversité de propositions, deux éléments font office de fil rouge en ce qui a trait au travail sur la mort effectué par les technologies : la façon dont la mort investit l’espace public et les effets des morts simulées sur les représentations que nous nous en faisons.

Une publicisation particulière de la mort débute (ou trouve son origine) dans les années 1950 : on prête à la mort d’investir l’espace public par différents aspects, notamment quand elle concerne la mort de célébrités ou les morts jugées hors-normes, mais aussi dans des discours sur la mort et son rôle politique et social. S’ajoute avec les nouvelles technologies la possibilité de publiciser des morts plus intimes et individuelles, celles de nos proches, par la survivance de leur avatar numérique après leur mort biologique (Seraiocco, chap. 3, p. 58), phénomène se perpétuant jusque dans la construction de formes impressionnistes (p. 65) de leur identité par le biais d’agents conversationnels avec lesquels les endeuillés peuvent continuer d’échanger. La continuité entre la vie et la mort se substituerait à la représentation classique d’une séparation claire entre les deux, nous éloignant une fois de plus du confort des catégories mutuellement exclusives et pouvant altérer profondément les formes de deuil documentées jusqu’ici.

Que ce soit par les stimulations sensorielles provoquées par le projet *Famous Deaths*, qui propose de faire l’expérience virtuelle de la mort de personnes célèbres, ou comme processus mécanique dans les expériences vidéoludiques, la mort simulée s’insère dans un large débat sur ses effets. Ce type de simulation offre-t-il la promesse de mieux comprendre la mort elle-même par le biais de stratégies indirectes (Solbes, chap. 4, p. 76) ou, au contraire, est-ce qu’il nous désensibilise ? En toile de fond, un risque : celui d’un déplacement analogique, dans l’espace virtuel, du registre linguistique sur la mort, alors que son passage par la lessiveuse des technologies pourrait en faire un objet totalement différent (Dumoulin, chap. 5, p. 103), annonçant de futures batailles conceptuelles aussi complexes qu’intéressantes.

Une fois admise l’idée que la technologie occupe un rôle croissant dans la redéfinition de nos représentations de la mort, que reste-t-il de la fin de vie elle-même ? S’inscrivant dans le prolongement des avertissements de Andy Warhol et James Graham Ballard quant aux effets des machines sur le statut de « sujet » (Boutin, chap. 6), l’ouvrage nous laisse sur un retour

brutal aux réalités expérientielles des individus par l'analyse des archives de condamnés à mourir du SIDA. Par ce biais, il s'agira d'aborder le rôle médiateur des technologies sur notre existence biologique et sociale avec une prémisse paradoxale qui lui donne un caractère moral indéterminé : entre peur de mourir et espoir de prolonger sa vie (Roy-Côté, chap. 7, p. 129), la technologie — notamment médicale — pourrait bien nous avoir fait entrer dans l'ère d'une inquiétude : prolonger nos vies jusqu'à les dévorer.

Alors que la mort oblige l'anthropologue à mettre en place des méthodes originales pour accéder à la connaissance de ses enjeux, l'étude d'œuvres artistiques est une piste prometteuse, bien au-delà de sa capacité à illustrer les enjeux juridiques de notre époque. Cet ouvrage en est un bel exemple et intéressera l'anthropologie tant pour son point de vue sur les représentations contemporaines de la mort que comme artefact culturel en lui-même. *Mourir au 21^e siècle : entre corporalités et technologies* nous invite à saisir le rôle des technologies dans nos vies, dans et au-delà du monde sensible, pour continuer de dresser les contours d'une véritable thanatopolitique (Taïeb 2006) à partir des éléments qui font de la mort un événement organique croisé d'un ensemble complexe de croyances, d'émotions et d'activités (Engelke 2019).

Références

- ENGELKE M., 2019, « The Anthropology of Death Revisited », *Annual Review of Anthropology*, 48, 1 : 29-44.
- ТАЙЕВ E., 2006, « Avant-propos : du biopouvoir au thanatopouvoir », *Quaderni*, 62 : 5-15.

Benjamin Mathiot
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

CLÉMENT Daniel, 2019, *Les récits de notre terre. Les Algonquins*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Tradition orale », 170 p., illustr.

Daniel Clément — anciennement conservateur d'ethnologie au Musée canadien des civilisations et directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique — poursuit dans ce récent opus son travail d'archivage de la mythologie algonquienne. Il s'agit en effet du troisième tome de la série « Les récits de notre terre » de la collection « Tradition orale » consacrée aux « mythes, épopées, légendes, contes, fables, proverbes, dictons, chants, récits de vie » — en bref, « à la parole » des Autochtones des Amériques. Les deux tomes précédents se consacraient aux Innus et aux Atikamekw. L'ouvrage recensé ici s'intéresse aux Algonquins (Anicinabek). Clément, bien connu pour ses travaux d'ethnoscience

(Clément 2012) et d'ethnobotanique (*id.* 2014), nous propose dans ce recueil une sélection de plusieurs récits datant de la deuxième moitié du XIX^e siècle jusqu'aux années 1990 et provenant de sept communautés algonquines.

La majorité des textes — à l'exception des notes et de la présentation — consiste en la reproduction de récits déjà consignés. Ces derniers proviennent de sources diverses : des anthropologues (George F. Aubin, Horace P. Beck, John M. Cooper, Daniel S. Davidson, Jacques Leroux, Scott Nickels, Michelle A. Poirier, Paul Radin, Roger Spielman, Frank G. Speck), mais aussi des auteurs algonquins (Kermoet A. Moore, Annette Smith, Jenny Tenasco, The Circle of Turtle Lodge), un missionnaire (l'abbé Cuoq) et une personne que l'auteur décrit comme une « aventurière » (Juliette Gaultier de la Vérendrye). L'ouvrage contient en tout cinquante-cinq récits divisés en dix thèmes : « Les origines », « Histoires de Décepteur », « Tcakabesh », « Autres héros culturels », « Géants, cannibales et petites gens », « Jongleur et jonglerie », « Spiritualité », « Animaux et plantes », « Au contact d'autres nations » et « Récits divers ». On retrouve à la toute fin du livre une section de notes concernant les sources des récits, des informations sur les conteurs, les traducteurs, les communautés d'origine des récits et quelques explications sur les récits eux-mêmes. Notons que le livre fournit certains récits qui n'avaient jamais fait l'objet d'une publication et que l'auteur a exhumé des notes de terrain de l'anthropologue John M. Cooper. On retrouve également certains récits tirés d'œuvres difficiles d'accès aujourd'hui. Clément facilite ainsi grandement la tâche d'éventuels chercheurs.

Si l'objectif de rendre accessible au plus grand nombre « la parole » des Algonquins est tout à fait louable — et utile —, il n'en demeure pas moins que le livre de Clément comporte certains défauts. Un aspect qui me semble poser problème est l'inclusion dans la section « Spiritualité » d'« enseignements » reproduits d'un ouvrage publié par The Circle of Turtle Lodge (Bailey 2017). Ce groupe s'inscrit dans le mouvement « traditionaliste », dont les enseignements inspirés de la spiritualité panindienne ne font pas nécessairement l'unanimité chez les Anicinabek (sur ce sujet, voir entre autres Bousquet 2002 : 80-83). Une mise en contexte aurait été souhaitable, surtout pour les étudiants et les non-spécialistes.

Dans la même veine, on retrouve dans cet ouvrage certaines incohérences par rapport au public cible. Notons d'abord que les spécialistes auront sans doute tendance à consulter directement les ouvrages et articles où les récits ont été initialement consignés. Ainsi, si le livre s'adresse prioritairement à un large public de même qu'aux étudiants, ces derniers retrouveront moins dans les notes laissées par Clément une explication générale des récits qu'une série d'informations très pointues sur l'ethnobotanique et l'ethnoscience algonquines, sans compter les innombrables renvois aux travaux de l'auteur et à d'autres travaux spécialisés. Force est de constater que la valeur didactique de l'ouvrage s'en trouve sensiblement affectée.

Cela dit, les critiques exposées ici — qui sont somme toute assez mineures — ne remettent nullement en cause la valeur de cet ouvrage. Faciliter l'accès au plus grand nombre de lecteurs, qu'ils soient étudiants, simplement curieux ou autochtones, à une partie de la tradition orale anicinabek demeure un objectif important.

Références

BAILEY A., 2017, *Anishnabe 101: The Basics of What You Need to Know to Begin Your Journey on the Red Road*. Golden Lake, The Circle of Turtle Lodge.

- BOUSQUET M.-P., 2002, « Les Algonquins ont-ils toujours besoin des animaux indiens ? Réflexions sur le bestiaire contemporain », *Théologiques*, 10, 1 : 63-67.
- CLÉMENT D., 2012, *Le bestiaire innu. Les quadrupèdes*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- , 2014, *La terre qui pousse. L'ethnobotanique innue d'Ekuanitshit*. Québec, Presses de l'Université Laval.

Arnaud Simard-Émond
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

COUTANT Isabelle, 2018, *Les migrants en bas de chez soi*. Paris, Éditions du Seuil, 224 p., carte, encadrés.

En 2015, en pleine crise liée à l'accueil de migrants, un lycée désaffecté du quartier de la place des Fêtes, dans le 19^e arrondissement de Paris, a abrité durant trois mois des migrants et des bénévoles les soutenant. Le lycée Jean-Quarré, rebaptisé alors « maison des réfugiés » par les militants ou « mini-Calais en plein Paris » par des journalistes, a vécu au rythme des assemblées générales, des soirées festives mais également des disputes, des dissensions et de l'attente. Ils étaient 150 à leur arrivée le 31 juillet 2015 et 1404 le jour de l'évacuation, le 23 octobre 2015. Dans *Les migrants en bas de chez soi*, Isabelle Coutant, sociologue, spécialiste des quartiers populaires et des mouvements sociaux mais surtout habitante des lieux, reconstruit à partir d'une belle et rigoureuse ethnographie cet « événement » au sens de Alban Bensa et Eric Fassin (2002), c'est-à-dire « quelque chose qui vient rompre avec les certitudes et les habitudes, qui déstabilise nos grilles de lecture pour appréhender le monde et qui, dans un premier temps, sidère » (p. 209). À travers lui et les six chapitres de cet ouvrage se donne à lire « un précipité de la structure sociale, des champs de force qui la traversent et de ses transformations » (*loc. cit.*). Ce livre s'inscrit donc au confluent de la sociologie urbaine, de la sociologie des migrations et de la sociologie des mobilisations en s'intéressant particulièrement à l'articulation de la cause des exilés et de celle d'un quartier, deux causes souvent étudiées séparément dans les recherches en sciences sociales.

C'est d'ailleurs sur cette confrontation que s'ouvre l'ouvrage. Si l'auteure revient dans le préambule sur les recherches menées en sciences sociales au sujet des mobilisations autour de ces différentes causes, le premier chapitre met en évidence la tension forte entre l'occupation et les enjeux locaux — et historiques — de la place des Fêtes. Ce quartier populaire et multiculturel est déstabilisé : le lycée devait devenir une médiathèque. Des riverains se sentent délaissés par les autorités et sont persuadés que les choses se seraient passées différemment dans un quartier favorisé. Alors que Paris revendiquait le titre de « ville refuge », l'auteure montre les effets concrets et déstabilisants de cette occupation caractérisée — d'après Coutant et les habitants — par sa grande désorganisation, qui impacte le quartier (bruit, insalubrité, etc.). Des habitants se mobilisent et créent le groupe Solidarité

migrants place des Fêtes, dont l'objectif est de tisser un lien entre le quartier et les nouveaux habitants et de porter les deux causes (chap. 2). L'auteure montre alors les prédispositions des membres de ce groupe à cet engagement rendu possible par leur capital d'autochtonie et s'inscrivant dans la continuité de « sociabilités militantes locales » (p. 79). Toutefois, à mesure que le nombre d'occupants augmente, la situation devient problématique (dénutrition, manque de ressources, bagarres). Deux visions de l'occupation et de l'événement se font face : une approche politique portée par le collectif La Chapelle qui œuvre pour la cause des exilés et des sans-papiers, et une approche humanitaire — combattue par les premiers —, défendue par le voisinage. Le récit de cette présence troublante et complexe s'achève par l'évacuation du lycée en octobre et la mise en place d'un centre d'accueil d'urgence géré par Emmaüs. La chercheuse continue son investigation et relève les traces de ceux qui ne sont plus là auprès des habitants, s'intéressant aussi à l'ordinaire du quotidien qui ne sera plus jamais comme avant. Sans réelle surprise, Coutant montre que l'engagement auprès des migrants a été le fait des catégories d'habitants les plus assurées, alors que les catégories les plus fragilisées ont été hostiles à l'occupation ou l'ont très mal vécue : peur du déclassement, peur d'être « rabaissés » socialement et de subir le stigmate associé aux migrants tout en s'identifiant à eux pour certains. Les marques de l'événement se saisissent également par la remobilisation locale (chap. 6) pour la cause du quartier et la création d'un café associatif, intensifiant alors les sociabilités entre membres des différents groupes et segments des habitants s'étant rencontrés durant l'événement. La densification du capital social local constituera sans nul doute une ressource pour de nouvelles mobilisations à venir.

La structure de l'ouvrage plonge les plus aguerris comme les non avertis dans une passionnante lecture : le récit permet d'approcher finement la manière dont différents segments de la population du quartier ont vécu l'événement et influe sur la perception des faits, qui se complexifie alors que l'auteure donne à voir les questionnements des habitants selon leur position sociale. L'originalité — qui constitue, à mon sens, le point fort de cet ouvrage dont la lecture est très agréable —, c'est la manière dont Coutant interroge les « conditions sociales de la tolérance » (p. 14) en parcourant, comme l'a fait Pierre Bourdieu dans *La misère du monde* (1993), « l'espace des points de vue » autour d'un tel événement venu bousculer le quotidien par sa dimension extra-ordinaire. Cette méthode est sans nul doute la plus à même de donner à voir le fonctionnement d'un espace social où dialoguent les opinions des différentes composantes d'un monde fragmenté dont l'auteure dresse habilement, au fur et à mesure des pages, les portraits, les trajectoires et les discours.

Références

- BENSA A. et E. FASSIN, 2002, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, 38 : 5-20.
 BOURDIEU P., 1993, *La misère du monde*. Paris, Éditions du Seuil.

Kelly Poulet
 CURAPP-ESS, Amiens, France
 AFERTES, Arras, France

DOUSSET Laurent, 2018, *Pour une anthropologie de l'incertitude*. Paris, CNRS Éditions, coll. « Bibliothèque de l'anthropologie », 377 p., bibliogr., cartes, fig.

Dans cet ouvrage, Laurent Dousset, anthropologue spécialiste de l'Australie et de l'Océanie, fait la part belle à une notion moins fouillée en anthropologie qu'en sociologie : l'« incertitude ». L'exercice est riche d'un point de vue tant théorique que pratique. L'auteur incorpore à sa réflexion théorique la sociologie pragmatique de Luc Boltanski, au même titre que des philosophes comme Jean-Luc Marion, Edgar Morin ou Paul Ricœur. Il propose ici l'étude de « situations d'incertitude » comme méthode analytique pour saisir les processus moraux à l'œuvre dans l'analyse du changement social et politique dans les sociétés aborigènes du Désert de l'Ouest et de Tasmanie, et chez les Ni-Vanuatu de Malekula.

L'enjeu de cet ouvrage est de repenser l'un des grands fondements de l'anthropologie, à savoir lever le voile sur les règles qui forment les sociétés. En s'intéressant aux « faits sociaux inattendus », Dousset souligne la capacité des sociétés à produire du sens, soit en rendant ces faits sociaux « socialement acceptables », soit en faisant émerger de nouvelles représentations partagées à leur propos. Ce faisant, il met l'accent non pas sur l'incertitude elle-même, mais sur les processus à l'œuvre dans cette production, le rôle de l'élucubration et du consensus dans la cristallisation de hiérarchies de valeur et leur ancrage dans différents régimes d'historicité. Il renouvelle ainsi l'analyse de concepts classiques de l'anthropologie — et celle de l'Océanie en particulier — tels le « totémisme », l'« authenticité » ou plus généralement la « culture » ou l'« autochtonie ».

Trois exemples sont mobilisés pour décrire ces processus de transformation dans différents champs du social. Le premier s'intéresse au rôle de l'incertitude dans la formation des relations de parenté dans le Désert de l'Ouest australien et à la manière dont sont réinsérés dans le tissu social les phénomènes qui a priori se présentent comme « hors-normes », par exemple les naissances de jumeaux. C'est aussi l'occasion pour Dousset de revenir sur l'histoire des Ngaatjatjarra, qu'il évoquait déjà dans *Mythes, missiles et cannibales. Le récit d'un premier contact en Australie* (2011), et les effets de la sédentarisation sur les conceptions des relations sociofoncières.

Cette relecture tant du totémisme australien que de la notion de « propriété » chez les aborigènes de l'Ouest australien est remobilisée dans le dernier chapitre en écho aux revendications de reconnaissance des populations de Tasmanie. On y (re)découvre les apories soulevées par le contexte postcolonial australien où la définition de l'appartenance, d'une identité et d'une culture aborigènes est devenue à la fois une injonction, par exemple pour mener à bien des revendications foncières, et un lieu de crispation des définitions de l'autochtonie, au travers. Cette étude de cas montre comment l'incertitude identitaire produit de l'essentialisme et contribue au renouveau d'une théorie raciale, elle-même ancrée dans l'histoire coloniale.

La question des usages du passé constitue précisément l'un des éléments du rapprochement qu'effectue l'auteur entre les régimes d'historicité qui renvoient à « la tension observée entre le champ de l'expérience et l'horizon d'attente » (Hartog 2003 : 19) et les régimes d'incertitude qui en seraient le pendant, cristallisant le brouillage des représentations du temps. L'analyse des accusations de sorcellerie au Vanuatu — phénomène qui génère

des incertitudes concernant ses effets attendus — révèle que la « seule et unique cause identifiée [...] comme étant suffisamment importante pour “provoquer la sorcellerie” est la question des origines et donc de l'accès au foncier » (p. 231). De la même manière que dans le cas australien, la situation d'incertitude apparaît comme un moment de redéfinition, de réaffirmation des normes d'appartenance, ici à travers le portrait du sorcier qui en constitue l'envers. Il est aussi un moyen d'action visant à trouver des modalités de consensus pour la résolution de conflits fonciers qui renvoient eux-mêmes à des versions historiques divergentes et aux idéologies politiques qui leur sont associées depuis la fin des années 1970 et l'indépendance.

Ces incertitudes sur le rapport au temps qui redéfinissent les identités, les normes d'appartenance et les frontières des groupes sociaux s'observent ailleurs dans le monde, étant le symptôme d'un « présent attrape-tout », selon les termes de François Hartog (2016 : 180), n'épargnant ni le Désert de l'Ouest australien ni Malekula. L'exploitation minière, les accaparements de terres, le changement climatique et l'urbanisation sont autant de phénomènes qui n'apparaissent qu'en filigrane dans cet ouvrage mais qui font aujourd'hui partie des incertitudes des aborigènes comme de la population mondiale. Cet ouvrage nous donne ainsi beaucoup à penser sur la manière dont ces populations redonnent du sens à ces incertitudes-là aussi, et sur les transformations qu'elles génèrent dans la redéfinition des normes d'appartenance et des relations sociofoncières.

Références

- DOUSSET L., 2011, *Mythes, missiles et cannibales. Le récit d'un premier contact en Australie*. Paris, Société des Océanistes.
- HARTOG F., 2003, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*. Paris, Éditions du Seuil.
- , 2016, « Vers une nouvelle condition historique », *Le Débat*, 188 : 169-180.

Claire Levacher
 Institut de recherche pour le développement (UMR 220 :
 Gouvernance, risque, environnement et développement)
 Montpellier, France

MARCHINA Charlotte, 2019, *Nomad's land. Éleveurs, animaux et paysage chez les peuples mongols*. Bruxelles, Zones sensibles, 224 p., cartes, illustr., bibliogr., index.

Nomad's land. Éleveurs, animaux et paysage chez les peuples mongols est tiré de la thèse de doctorat de l'auteure, Charlotte Marchina, maître de conférences à l'Institut national des langues et civilisations orientales, qui a été présentée en 2015 à la même institution.

S'intéressant au nomadisme d'élevage des peuples mongols, Marchina propose une étude comparative du pastoralisme des Bouriates d'Aga, en Sibérie du Sud, et des Halh de la province de l'Arhangai, en Mongolie. Se basant sur des terrains ethnographiques réalisés depuis 2008 auprès d'éleveurs des deux régions, l'auteure ajoute également des données cartographiques récoltées au moyen de balises GPS portées par les différents animaux constituant les troupeaux. Marchina propose d'aborder le pastoralisme mongol par la relation triadique entre homme, animal et environnement, qu'elle conçoit comme un système complexe composé par leurs interactions multiples. À ce titre, elle explique se situer dans la lignée des études des systèmes socioécologiques, et donc d'une attention au paradigme de l'adaptation et de la résilience. C'est à la réalité matérielle du pastoralisme mongol que s'intéresse l'auteure ainsi qu'à ses implications sociales et politiques, notamment dans ses interactions avec les différents pouvoirs étatiques.

Même si ces groupes ethniques sont apparentés linguistiquement et culturellement, le pastoralisme des Bouriates et celui des Halh divergent sur plusieurs aspects, notamment en raison de contextes écologiques, économiques et politiques différents. Au fil de l'ouvrage, Marchina s'intéresse à divers thèmes comme les pâturages, la surveillance des troupeaux, les espaces du campement, la place des chiens dans les pratiques pastorales, les races d'animaux d'élevage, etc. Cependant, le point le plus intéressant de *Nomad's land* est sans aucun doute l'analyse de la notion de « *nutag* ». Cette notion renvoie au lieu où l'on vit, que ce soit le pays, la province, le district ou même le campement, mais également au réseau de relations — de parenté, de voisinage, avec les esprits-maîtres, etc. — impliqué par le lieu en question (p. 77-78). Selon Marchina, le *nutag* exerce une force d'attraction sur les animaux, qui se répercute par une propension — variable d'une espèce à l'autre — à revenir au lieu d'origine. Les différents *nutag* se dessinent ainsi « comme un réseau de centres d'attraction, mis en relation par les trajets effectués par les humains et les animaux » (p. 88). La capacité des animaux à se déplacer de façon autonome dans ce réseau de points d'attraction est d'ailleurs utilisée par les éleveurs comme critère pour évaluer l'intelligence d'une espèce.

Du point de vue comparatif, les principales conclusions de Marchina sont que le pastoralisme mongol a une orientation domestique tandis que l'élevage bouriate repose sur la marchandisation et le salariat. Le corollaire de cette situation est que les « éleveurs mongols prônent une propriété publique [...] de la terre pour maintenir une flexibilité, tandis que les Bouriates se voient contraints de devenir propriétaires de leurs terres » (p. 202). Du côté mongol, le nomadisme est toujours d'actualité, assurant une flexibilité permettant de s'adapter aux distorsions climatiques, et s'inscrit également dans une stratégie d'affirmation nationale. Du côté russe, le nomadisme est de moins en moins actuel en raison de la privatisation des terres et de l'émergence de pratiques agricoles. Si le nomadisme est toujours valorisé moralement et culturellement par les Bouriates, « ils n'aspirent pour autant pas à changer leur mode de vie d'éleveurs pour le rapprocher de celui des Mongols » (p. 203). De façon peut-être un peu prévisible en raison de l'accent mis sur le concept d'« adaptation », l'auteure conclut à la flexibilité des deux systèmes pastoraux, « malgré des forces globales qui pourraient l'ébranler, et qui se font toutefois de plus en plus puissantes » (p. 204).

Nomad's land se termine de manière abrupte en rappelant le choc des ontologies, dans les termes formulés par Philippe Descola. Marchina explique qu'à l'ère de l'anthropocène, la division occidentale entre nature et culture est de plus en plus remise en question et que l'exemple du pastoralisme mongol donne « l'occasion de réfléchir aux relations que nous-mêmes voulons entretenir aujourd'hui avec notre environnement » (p. 206). Cette fin précipitée — qui s'articule mal avec l'argumentation déployée au long de l'ouvrage — nous

amène à soulever l'une des faiblesses du livre, soit son manque d'ancrage théorique. En effet, bien que *Nomad's land* représente sans aucun doute une contribution majeure à l'étude du nomadisme mongol, sa portée au sein de la discipline anthropologique semble limitée. D'autre part, si les cartes réalisées à partir des balises GPS agrémentent très bien l'ouvrage et ajoutent à sa facture visuelle — comme les nombreuses photographies qui aident à immerger le lecteur dans les descriptions de l'auteure —, on sent que ces données n'ont pas été exploitées à leur juste valeur.

Nomad's land est écrit dans une prose claire et accessible. Bien qu'il ait été rédigé dans un contexte universitaire, l'ouvrage est d'intérêt pour toute personne intéressée par la réalité contemporaine des peuples mongols ou, plus largement, par le nomadisme et le pastoralisme. L'accessibilité de l'ouvrage s'inscrit d'ailleurs dans la ligne éditoriale de la maison d'édition Zones sensibles, qui cherche à faire circuler les travaux en sciences humaines en dehors de leur lectorat traditionnel. En somme, si les données récoltées par la chercheuse sont détaillées et bien présentées, le lecteur restera sur sa faim quant aux conclusions théoriques de l'ouvrage, qui ne semblent pas être à la hauteur du matériel présenté.

Émile Duchesne
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

MÉTAIS Julie, 2019, *Maestras et maestros de Oaxaca. École et pouvoir au Mexique*, préface de Claudio Lomnitz. Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Des Amériques », 306 p., illustr., cartes, bibliogr.

Figures ambiguës de la vie politique locale et nationale au Mexique, les institutrices et instituteurs du secteur public sont depuis les années 1920 un « rouage essentiel et ambivalent » (p. 188) de la formation et la construction de l'État et de la nation postrévolutionnaire. Endossant des fonctions auparavant dévolues au clergé, ils sont devenus de véritables « apôtres de l'éducation » (p. 225), notamment dans les communes rurales du Sud mexicain, alors majoritairement autochtones. « Opérateurs biculturels », « médiateurs culturels » ou encore « passeurs du politique » entre l'État central et les communautés autochtones, les instituteurs bilingues se retrouvent au croisement d'échelles de pouvoir et d'environnements politiques, sociaux et culturels très distincts (p. 22). Dans son ouvrage *Maestras et maestros de Oaxaca. École et pouvoir au Mexique*, l'anthropologue Julie Métais se penche sur le rôle joué par ces « acteurs pluriels » (Lahire 1998) dans la vie politique mexicaine à partir du contexte de l'État de Oaxaca. Forte de plusieurs recherches ethnographiques menées entre 2009 et 2013 auprès d'enseignants de la section locale (section 22) du Syndicat national des travailleurs de l'éducation (SNTE), l'auteure parvient à brosser un portrait « sans manichéisme » de ces femmes et de ces hommes, de « leurs pratiques situées, et de leur réalité nuancée » (p. 199).

Elle échappe en ce sens aux grilles de lecture binaires et souvent trompeuses du *maestro*, qui est tantôt associé à la figure du héros révolutionnaire, tantôt à celle du cacique corrompu (p. 83).

En partant des réformes nationales de l'éducation et des transformations du système corporatiste mexicain aux échelles fédérale et fédérée tout au long du 20^e siècle, Métais décrit la nature des relations entre l'État central et les communautés locales. Les conflits politiques ayant marqué le contexte social et culturel oaxaqueño de ces dernières années — conflits auxquels une majorité des acteurs du corps enseignant ont pris part à travers leur engagement syndical — sont en ce sens parfaitement inscrits dans cette histoire longue du système mexicain. L'anthropologue reste toutefois bien consciente que cette approche en surplomb trahit souvent les pratiques réelles et les formes d'investissement de la politique par les différents acteurs que sont les parents d'élèves, les *maestras* et *maestros* ou encore les autorités municipales (p. 158). En effet, dans les municipalités et les communautés rurales autochtones les plus éloignées des grands centres urbains, les principes généraux des politiques étatiques ne se traduisent pas de façon systématique et uniforme, et font souvent l'objet d'appropriations et de contournements divers (p. 170). C'est pour éviter ce genre d'analyse « stato-centrée » que Métais a mené une enquête ethnographique auprès de plusieurs instituteurs enseignant dans ces communautés les plus reculées, en étant notamment attentive aux interactions les plus microscopiques et aux négociations à l'œuvre entre ces différents acteurs.

Toutefois, la qualité des données et la profondeur des analyses tirées de la recherche ethnographique ne surpassent pas le niveau des analyses plus surplombantes du système mexicain. En effet, même si les analyses des différentes échelles de l'activité politique des enseignants alors permises par l'ethnographie sont très réussies, les réalités observées sont trop rapidement réinscrites à l'intérieur des logiques corporatistes et structurelles déterminantes. En ce sens, même si l'auteure affirme s'éloigner des impressions d'homogénéité qui prédominent dans « les espaces de la politique institutionnelle » (p. 83) et — du même coup — les critiquer, elle retombe quelquefois dans ces lectures ordonnées d'un système politique et social mexicain pourtant très chaotique. Une analyse un peu plus détachée des perspectives « stato-centrées » mobilisées par les instituteurs — une analyse par exemple plus attentive aux systèmes politiques et communautaires des populations autochtones de Oaxaca — aurait certainement permis d'éviter ce genre de lecture. Sans nuire à la qualité globale de l'ouvrage et de la recherche, ces analyses parfois décevantes appellent surtout à la récolte de données empiriques supplémentaires et ouvrent davantage la voie à de nouvelles pistes de réflexion qu'elles en ferment.

L'ouvrage et la qualité de la recherche demeurent donc excellents et sont tout à fait pertinents pour appréhender la place qu'occupent ces enseignants dans les débats et les conflits sociaux au Mexique et à Oaxaca. Aussi, même si les données et analyses de l'ouvrage se rattachent en grande partie au contexte politique et social du début des années 2010, cela ne le rend pas moins actuel. Acteurs de grande importance dans les manifestations d'ampleur nationale et internationale dénonçant la disparition des quarante-trois étudiants de l'école normale rurale d'Ayotzinapa au Guerrero sous le gouvernement d'Enrique Peña Neto (2012-2018) ou encore dans la victoire d'Andrés Manuel López Obrador — candidat de gauche largement soutenu par le Syndicat enseignant majoritaire — aux dernières élections présidentielles, les instituteurs sont toujours des interlocuteurs et des passeurs du politique de choix, entre le gouvernement central et la population mexicaine.

Référence

LAHIRE B., 1998, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris, Nathan.

Lucas Aguenier
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre et Emmanuelle PICCOLI (dir.), 2018, *Cash Transfers in Context: An Anthropological Perspective*. New York et Londres, Berghahn, 342 p., bibliogr., illustr., tabl., index.

Cash Transfers in Context: An Anthropological Perspective est un ouvrage collectif publié sous la direction de Jean-Pierre Olivier de Sardan et Emmanuelle Piccoli visant à apporter de nouvelles connaissances sur le sujet des *cash transfers* (CT) [transferts en espèces], un mécanisme de transfert d'argent développé au Mexique et au Brésil afin d'aider économiquement les populations vulnérables qui a été exporté par la suite partout dans le monde. Les objectifs de ce type de programme peuvent aller de l'éradication de l'extrême pauvreté à l'aide temporaire lors de catastrophes naturelles.

Les précédents travaux sur le sujet ont essentiellement été produits par des chercheurs externes n'utilisant que des bases de données, ce qui a eu comme conséquence une grande production de travaux reposant principalement sur des méthodes quantitatives qui proposent un modèle de CT clés en main, c'est-à-dire un modèle universel et exportable applicable tel quel. La mise en place de ces programmes engendre cependant des complications sur le terrain à plusieurs niveaux qui sont hors de portée des travaux quantitatifs. Loin de vouloir discréditer ces recherches ou les programmes de transfert d'argent, *Cash Transfers in Context* a pour but de montrer les différents problèmes et bouleversements imprévisibles engendrés par la mise en place de CT en se basant sur des pays latino-américains et africains ainsi que du Moyen-Orient. Le livre se veut donc un complément qualitatif qui vise à entraîner une réflexion sur les complications des différents CT en vue de les harmoniser avec le contexte local dans lequel ils sont implantés.

À partir de recherches se fondant sur des méthodes d'enquête de terrain propres à l'anthropologie (observation, observation participante, entrevue, etc.), les auteurs des douze chapitres développent donc ce qu'Olivier de Sardan — dont la renommée dans le domaine de l'anthropologie du développement n'est plus à faire — et Piccoli appellent la « revanche des contextes » (« *revenge of contexts* »). Cette expression « met en évidence le fait que des contextes, ignorés ou sous-estimés par les programmes de CT, reviennent en jeu et produisent une série d'effets inattendus » (p. 58, notre traduction). Les différents exemples présentés dans cet ouvrage s'orientent autour de trois dispositifs : le ciblage géographique et économique des individus, le système de transfert et l'imposition ou non de conditions. Ces trois points sont la source de différents conflits et interprétations entre les acteurs de premier plan (bénéficiaires, non-bénéficiaires, employés du programme), en raison du contexte propre à chaque région.

Sont alors abordés des sujets comme les relations hommes-femmes, la structure économique des ménages, la participation et la pression des bénéficiaires dans la communauté et dans les programmes, etc.

Les CT sont en grande partie attribués aux femmes puisque, dans certains des contextes analysés ici, les personnes les plus vulnérables sont majoritairement les femmes et les enfants. De plus, un préjugé persistant voulant que les hommes dépensent l'argent en drogue et alcool et en produits de luxe alors que les femmes sont plus sujettes à se sacrifier pour la famille et les enfants joue également lors du ciblage des bénéficiaires. Or, les analyses démontrent, d'une part, que ce préjugé est erroné et, d'autre part, que ce type de distribution donne une plus grande autonomie et capacitation aux femmes.

L'ouvrage dévoile également des effets inattendus relatifs aux systèmes de transfert, comme les montants d'argent étrangement inégaux, le mépris des employés envers les bénéficiaires, la corruption ou encore le phénomène de file d'attente. Maria Elisa Balen (chap. 4) s'intéresse à ce phénomène (appelé *queuing*), où les femmes, prestataires du programme en Colombie, attendent pendant des jours sous un soleil allant jusqu'à 40 °C, subissant directement l'humiliation des employés du programme ou indirectement celle des passants.

Le troisième dispositif, l'imposition de conditions, est exclusivement observé en Amérique latine. La raison est propre à l'histoire des CT. Les premiers CT ont été implantés au Mexique et au Brésil par les gouvernements en place afin de combattre le cycle intergénérationnel de la pauvreté. Le concept de « pauvreté » est utilisé dans un sens économique et social. L'argent est donc donné sous certaines conditions, par exemple avoir un suivi médical pour les femmes, mères et enfants, ainsi que respecter un taux de présence à l'école pour les enfants. Par la suite, les travaux sur le sujet ont séparé les deux sens pour ne garder que le sens économique. Le modèle de CT exporté ne prend en compte que l'aspect économique, alors que la pauvreté, chez certaines communautés en Afrique, est également liée à des aspects sociaux et politiques.

Cet ouvrage collectif s'adresse à un lectorat universitaire s'intéressant à l'anthropologie du développement, au développement international ou aux populations vulnérables dans les pays du tiers-monde. *Cash Transfers in Context* démontre non seulement les faiblesses du modèle exporté de CT basé sur des méthodes quantitatives, mais également, à plus grande échelle, l'importance de l'anthropologie comme discipline qualitative qui réussit à saisir des éléments cruciaux échappant aux études quantitatives. Il expose en cela la complémentarité qui existe entre les deux types de recherche.

Yannick Sanschagrin
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

ROBIN AZEVEDO Valérie, 2019, *Sur les sentiers de la violence. Politiques de la mémoire et conflit armé au Pérou*. Paris, Éditions de l'IHEAL, coll. « Travaux et mémoires », 268 p., bibliogr.

L'anthropologue Valérie Robin Azevedo, professeure à l'Université Paris Descartes, présente dans cet excellent ouvrage la possibilité d'explorer la construction des mémoires de la guerre civile péruvienne (1980-2000) au sein des communautés andines quechuaphones. Comme présenté dans l'introduction et le chapitre 1, ce conflit fratricide a opposé les forces étatiques péruviennes au Sentier lumineux (Sendero Luminoso) — guérilla révolutionnaire d'idéologie maoïste guidée par l'ancien professeur de philosophie Abimael Guzmán. Selon la Commission Vérité et Réconciliation (CVR) mise en place entre 2001 et 2003, la guerre civile aurait fait plus de 70 000 morts et 15 000 disparus ; 40 % des victimes étaient originaires d'Ayacucho, département à majorité quechuaphone et berceau du Sentier lumineux. Loin d'aboutir à un projet de réconciliation nationale, l'enquête de la CVR créa des « concurrences victimaires » entre les deux parties (p. 49), chacune voulant transmettre sa propre vision de l'histoire. Cette situation a mené à l'impossibilité de façonner une mémoire nationale consensuelle, créant ainsi une condition d'antagonisme social en temps de paix.

À partir d'une rigoureuse enquête ethnographique multisite et longitudinale (à partir de 2004, avec des retours réguliers jusqu'en 2012) dans les Andes quéchuas d'Ayacucho, l'auteure présente une analyse minutieuse des représentations « sémantiques » et « sémiotiques » du conflit. Robin Azevedo ne s'intéresse donc pas aux représentations factuelles de la guerre, mais bien aux sens attribués aux faits historiques, tels qu'ils apparaissent dans la tradition orale et performative des communautés quechuaphones d'Ayacucho. Entre autres, cet ouvrage permet d'entrevoir les (més)usages du recours au passé et les façons dont les mémoires de la guerre s'inscrivent à différentes échelles (locales, régionales et nationales). Somme toute, cet ouvrage présente une étude anthropologique des mémoires de la guerre, un projet de recherche bien distinct du travail de l'historien.

L'une des « grandes forces » de ce livre est qu'il permet de surpasser les débats théoriques au sein de l'anthropologie andine. En effet, comme signalé dans le chapitre 2, jusqu'aux années 2000, l'anthropologie du Pérou n'avait pas encore achevé un travail holistique permettant d'appréhender la complexité des dynamiques socioculturelles des communautés quéchuas durant (et après) le conflit. La discipline demeurait coincée dans un long débat entre les culturalistes et les ultrarelativistes (postmodernistes). Toutefois, étant donné qu'à partir des années 1980 l'armée péruvienne a décrété l'état d'urgence dans le département d'Ayacucho (et que très peu de travaux de terrain ont pu y être menés), ces approches sont tombées dans une anthropologie spéculative et sans terrain. Ce n'est qu'au début des années 2000 que la recherche ethnographique redevint possible dans les Andes, proposant ainsi de nouvelles approches et interprétations des expériences quéchuas durant la guerre.

C'est dans cet esprit de « renouveau ethnographique » que l'auteure enquête sur les mémoires du conflit et leurs représentations performatives et narratives en temps de paix. *Sur les sentiers de la violence* présente donc une optique novatrice — caractérisée par la richesse ethnographique — et permet d'aborder un sujet délicat (la guerre) sans tomber dans les

extrêmes : l'ouvrage n'accorde pas une valeur surdimensionnée à la culture andine (approche culturaliste) et ne tombe pas dans l'excès inverse, soit nier toute spécificité culturelle (approche ultrarelativiste) (p. 119).

Très habilement, dans les chapitres 3 et 4, l'auteure centre ses analyses sur deux représentations de la guerre afin de démontrer la pluralité et la complexité des mémoires du conflit. Premièrement, elle analyse une danse présentée aux concours carnavalesques d'Ocos en 2004 et 2005 par des habitants quéchuas du village de Cceroacro. Cette performance faisait allusion aux massacres de la population locale perpétrés par le Sentier lumineux pendant les années 1980, ce qui permettait de redonner un passé officiel (celui de l'État péruvien) au groupe minoritaire. Toutefois, comme démontré par Robin Azevedo, la performance carnavalesque dévoile une mémoire manipulée par les détenteurs du pouvoir local, le silence devenant un moyen de cacher des vérités « honteuses » (telles que la précoce participation de la communauté au mouvement sentiériste) qui pourraient remettre en question le statut de victime de la communauté.

Par la suite, l'auteure étudie les récits populaires concernant saint Louis, saint patron du village de Huancapi. Selon plusieurs récits et histoires locales documentées par l'anthropologue, saint Louis aurait non seulement fondé le village, mais aussi protégé la communauté durant le conflit. Bien que les faits historiques démontrent le contraire (en fait, la communauté a été ciblée et gravement blessée durant la guerre, notamment par l'armée péruvienne), le rôle surnaturel attribué à saint Louis permet de surmonter les crises et de renverser la peur collective. Dans l'imaginaire social des villageois quechuaphones de Huancapi, la situation de domination serait inversée par la voie divine.

À travers ces deux cas, l'auteure expose la pluralité et la complexité des mémoires du conflit péruvien. Ces mémoires se construisent souvent par la voie de l'« appropriation » et parfois par le « détournement » du discours transitionnel qui s'est imposé à partir des années 2000 (p. 242). *Sur les sentiers de la violence*, cet ouvrage clair, concis, formulé avec une écriture limpide et un équilibre harmonieux dans la présentation de faits historiques, épistémologiques et analytiques, mérite d'être lu par tout anthropologue s'intéressant aux constructions mémorielles postconflit (notamment dans l'ère de « l'après-guerre froide » en contexte latino-américain). Ce livre constitue, sans doute, un essai original d'anthropologie des mémoires de guerres civiles ; il révèle la valeur symbolique et sociale de la gestion du passé tragique, un aspect souvent invisibilisé dans l'espace public national.

Vicken Kayayan
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada